

Je me demande où est mon sac de cours. Celui que je portais en bandoulière. Il doit traîner quelque part, dans le placard de ma chambre tapissée de rayures rose, chez maman. Oublié. Abandonné à la poussière, comme une vieille serpillière.

C'est curieux, les souvenirs. Ces instants, ces détails anodins que notre cerveau choisit de garder parmi tant d'autres. Pour moi, c'est un cartable. Pour d'autres, un professeur, ou encore une après-midi à l'ombre d'un arbre.

Je verse les cacahouètes dans un bol blanc. Je pense. Je me vois tourner la clé dans la serrure. Pousser la porte sur ce grand studio vide. Mes chaussures collent au balatum gris. Dans le salon, un silence creux. Je pose au sol mon premier carton. Ça résonne, comme dans une grotte.

C'était il y a trois ans.

Je suis partie de chez mes parents, j'avais dix-huit ans. Pour payer le loyer, il me fallait un job. Un salaire. Je n'ai pas fait de grandes études. Je n'aimais pas l'école. N'ayant en poche qu'un diplôme sans intérêt, je me suis tournée vers la restauration. J'ai rapidement trouvé une place de serveuse.

Un an plus tard, je démissionnais. Le cœur en miettes. Depuis, je le rafistole au scotch çà et là. J'essaie d'oublier Felix – mon directeur, plus âgé de dix ans. Je piétine le joli chalet restaurant qui ne devait appartenir qu'à nous, vue imprenable sur les montagnes. Et je piétine ses belles paroles. Les mêmes qu'il soufflait à l'oreille de ma collègue.

Pour éteindre les souvenirs, j'enchaîne les clubs. J'embrasse ce grand brun qui n'a pas de prénom. Je pose mes lèvres sur ce beau garçon aux cheveux blonds. Comme tous les weekends.

L'autre jour, j'ai embrassé une fille.

Je regarde par la fenêtre. Le soleil s'est couché, derrière les façades saumonées des HLM. Je n'ai pas vu la journée passer. Je découpe sur ma planche en bois les derniers bâtonnets de concombre acheté ce matin au marché, tout en accompagnant Madonna de ma voix désaccordée. *Like a virgiiiiin, touched for the very first tiiiiime.*» Je dresse les assiettes, puis les dispose joliment sur la table basse en verre. Peu à peu, le salon prend des allures de fêtes. Satisfaite, je pars prendre ma douche.

Lavée, champouinée, rasée, *brushée*, lissée. Je retourne dans le séjour.

Assise sur ma chaise, je me bats en duel avec mon collant. J'enfile ma jupe neuve. Noire en peau de pêche, avec une rangée de boutons argentés qui grimpent en file indienne. J'assortis avec mon top noir qui tombe sur les épaules, laisse entrevoir mon tatouage. Je jette un œil dans le miroir. Je me dévisse

la tête pour me regarder de dos. Ces fesses... Il paraît que je les tiens de ma grand-mère. Quand retentit la sonnette.

J'ouvre la porte. « Bon anniversaire, Jeanne ! », chantent-elles en chœur. Tour à tour, j'embrasse leurs joues glacées par l'hiver.

D'abord Juju. Ma meilleure amie. Petite. Menue. Juliette est Rwandaise. Aujourd'hui, de longues tresses enjolivent l'arrondi de son visage. Hier, ses cheveux étaient courts et lisses.

Maude est grande. Brune. Le teint blanc. Une gestuelle précieuse qui lui va bien.

Line. Fidèle à elle-même. Yeux bleus. Créoles bleues. Fard à paupière bleu. Haut bleu. Chaussures bleues.

J'invite les filles à rejoindre le salon tandis que je vais chercher la bouteille de champagne que j'avais mise au frais. Vingt et un ans, ça se fête.

Lumières tamisées, plus haut les verres, plus forte la musique !

Les bulles nous enivrent. La table basse se vide. Les coupes sont à sec. Nous passons à la vodka pomme. Ça gigote comme des marionnettes tirées à quatre fils sur *Britney Spears*.

Puis, c'est *l'heure*. Maquillage, coiffure. Chacune se fait la plus belle pour aller danser. Je relève mes cheveux en chignon sauvage, poudre mes yeux de noir. Je termine par mes *Doc Martens*.

Manteaux sur le dos, sacs à main à l'épaule, lumières éteintes. Le chauffeur nous attend.

« Vos pièces d'identité, s'il vous plaît », demande le Haïtien aux larges mains. Nous passons la caisse, puis les vestiaires. La piste de danse n'attend plus que nous.

La porte s'ouvre.

La chaleur m'enveloppe, épaisse. Étouffante. Les tenues sont légères. Ça fait le paon, ça bat des cils. Rapidement nous nous éparpillons. Line au fumoir. Juju sur la piste de danse, qui luit comme du beurre au soleil. Maude, je ne sais pas. Moi, je suis au bar. Plantée là. Derrière le comptoir, le serveur s'agite dans tous les sens. J'attends mon tour, quand on me marche sur le pied.

—Excuse-moi.

—C'est rien.

—Je connais le barman, je peux te l'appeler si tu veux. Hey Seb ! Ça va mec ? Tu nous sers s'te plaît.

Se tournant vers moi :

—Je m'appelle Alex.

—Jeanne.

« Seb » prend nos commandes, s'absente quelques minutes et revient, une vodka pomme dans chaque main. Il claque les verres sur le bar. Chacune lui tend un billet. Il repart aussitôt.

—Bonne soirée, Jeanne. Amuse-toi bien.

Je regarde s'éloigner Alex. C'est le genre de personnage que je ne peux pas supporter. Qui se la

raconte, danse avec extravagance. « Regardez-moi, je suis là ».

Steeve, une connaissance, agite au loin son bras musclé, dans un tee-shirt trop petit et trop blanc. Viens, m'invite sa main. Je m'installe sur la banquette, recouverte d'un skaï rouge.

—Tu es venue avec qui ?

—Comme d'habitude. Et toi ?

—Comme d'habitude.

Blanc.

J'avale une gorgée pour combler les vides, quand Alex surgit de nulle part.

—Hey, Steeve.

—Vous vous connaissez ? dis-je, sans vraiment attendre de réponse à ma question.

—Tu paies ton verre Steeve ?

—Bien sûr !

Quel culot.

Alex s'installe, taxe une cigarette, parle fort – très fort. Prend tout l'espace. Steeve offre une seconde tournée. Puis une troisième. Combien de vodka pomme ai-je bu ? Les arômes m'éclatent en bouche. Je me sens joyeuse. Euphorique, même. J'avale une autre gorgée. J'aime les gens. J'ai envie de tous les serrer dans mes bras. Même Alex. On colle des étiquettes sans même connaître les gens ! Je vais lui offrir une Marlboro. Parce que c'est-ce qu'on fait entre amis. Je lui tends mon paquet, l'invite à se servir.

—Tu ne vas pas nous la faire changer de bord, Jeanne ? intervint soudain Steeve, en me regardant avec malice.

Alex fronce les sourcils, pas certaine d'avoir tout compris.

—Oui, parce que je t'ai vue, Jeanne, la dernière fois, embrasser cette nana. Fais attention à toi, Alexandra.

Steeve ricane.

—Alex, tu sais que je préfère qu'on m'appelle Alex.

Elle se tient comme un garçon. Les jambes légèrement écartées, perdues dans un jean déchiré, bouclé d'une ceinture à clous. Elle est typée, un hâle léger. Une mère d'origine espagnole, un père algérien. Elle gesticule dans un sweat-shirt, ouvert sur un débardeur dont sa poitrine généreuse déborde. Ça manque de fermeté. Sa fossette se plisse quand elle me sourit. Sa lèvre du bas est un peu plus charnue que sa voisine. Sa casquette, de couleur rose pâle, cache une superbe chevelure, épaisse, dense, comme je rêverais d'avoir. Aussi noire que ses yeux. Dommage qu'elle ne sache pas les mettre en valeur. Une bonne coupe lui ferait du bien. Elle est un peu plus grande que moi. Deux ou trois centimètres, peut-être. Ni grosse, ni mince.

Je l'intrigue. Je le vois dans sa façon de me regarder. Une lueur d'envie. De la curiosité ? J'attrape la paille du bout des lèvres. Je fais tourner les glaçons dans le fond du verre avec nonchalance.

Je me lève sans un mot, me faufile entre les corps qui se tortillent. Je me laisse porter par la musique.

Elle me rejoint.

Ses *All Star* glissent sur le sol, tournent autour de moi. Son corps frôle le mien. Les lumières des stroboscopes se croisent, s'entrecroisent. Sur sa peau, du rose, du vert, du rouge. On me bouscule. Une odeur de transpiration flotte dans l'air. Comme solide.

Je dépose mes mains sur ses hanches. Ses poignées d'amour sont réconfortantes. Je me rapproche encore. Assez près pour que se mélangent nos souffles. Yeux dans les yeux. Front contre front.

Silence.

De ma lèvre inférieure, je commence à suivre les contours de sa bouche, puis m'arrête. Je la fixe, droit dans ses yeux noirs. Je m'y perds un instant. Enfin, nos ADN se mélangent.

C'est un baiser à inscrire dans mon journal intime. Le turquoise, posé sur l'étagère de ma chambre d'enfance. Celui où j'écrivais tous mes silences. Je tourne les talons, m'en vais, le regard flou.

*